

Groupe 6

Chacun de vous a travaillé sur un témoignage : Henri Bénard, Paul Tuffrau et Léopold Noé témoignent tous des rapports complexes qui se nouent entre un officier de troupe et ses hommes.

Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à cette question : qu'est-ce qu'être officier pendant la Grande Guerre ?

Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces trois questions :

- 1) D'après les témoignages de combattants sur lesquels vous avez travaillé, quel sont le(s) rôle(s) de l'officier de troupe ?
- 2) Disposent-ils à l'égard de leur hiérarchie d'une relative liberté ?
- 3) Qu'est ce qu'un « bon » et un « mauvais » chef selon les combattants ?

Conseil : commencez par regrouper les apports des trois témoignages sur lesquels vous avez travaillé (points communs, différences). Puis appuyez-vous sur les extraits de témoignages qui vous sont fournis.

Ressources :

- « **Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves** » : officiers, fusillés.
- **Quelques extraits du témoignage de Dominique Richert, combattant allemand :**

Dominique Richert est un simple soldat allemand au début de la guerre. Le 21 août 1914, vers la frontière franco-allemande, les Français attaquent et sont repoussés ; s'ensuit une contre-attaque allemande : « Un sifflement se fit soudain entendre de l'arrière, boum ! Une grosse mine explosa au-dessus de nous. D'autres suivirent. Plusieurs hommes s'effondrèrent, foudroyés. [...] c'était notre propre artillerie qui nous tirait dessus, et c'était particulièrement révoltant. Le lieutenant Vogel criait : En avant ! Comme quelques soldats tergiversaient, il en abattit quatre sans hésiter ; deux furent tués, deux blessés. »

Devenu sous-officier, il reçoit, en mai 1918, une mission très périlleuse qui risque de mettre en danger, lui et ses hommes : ils doivent parcourir une longue distance à découvert, jusqu'aux premières lignes, tirer 1500 coups de mitrailleuses sur les lignes anglaises, et rentrer. Sentant ses hommes terrorisés de l'absurdité de cet ordre, Richert rassure ses hommes en chuchotant. Puis, ostensiblement – pour que le lieutenant entende bien – il leur ordonne de se préparer. « On grimpa hors du trou pour gagner tout simplement le trou voisin situé à quatre mètres. [...] On sortit alors les mille cinq cent balles de leurs étuis pour les jeter dans un trou d'obus que l'on referma. Puis je noircis avec une bougie la bouche du canon de la mitrailleuse, si bien qu'il semblait avoir tiré. » Ils attendent trois heures et reviennent dans la tranchée « en haletant, comme si on avait couru jusqu'à en être demi-mort ». La mission a été accomplie aux yeux du lieutenant, rassuré de les voir tous revenir. « Le pauvre, s'il avait su ! Mes hommes m'avaient toujours été fidèlement dévoués, mais j'eus encore plus la côte à partir de ce moment. »

En juillet 1918, sur le front lorrain, il rencontre un jeune adjudant, frappé par sa désinvolture et le peu de cas que Richert semble faire de la discipline. Le nouvel arrivé le fait remarquer : « il me semble qu'il y a peu de discipline ici. » Richert lui répond simplement : « Ce n'est pas nécessaire. A la compagnie, on a entre nous des relations aussi amicales que possible, à quelques exceptions près. A mon avis, il n'est pas nécessaire de faire sentir aux subordonnés sa supériorité. [...] dans certaines circonstances, votre vie peut en dépendre ! [...] Admettons qu'un

jour, au cours d'un affrontement, explique Richert à son supérieur, vous soyez gravement blessé et que vous restiez au sol. Si vous êtes aimé, vos subordonnés ne vous abandonneront certainement pas sur place. Mais si vous êtes détesté, personne ne prendra le risque de vous sauver, et finalement vous aurez une mort misérable »